

NOUVELLE ÉCONOMIE PSYCHIQUE ?

Remarques sur un ton moralisateur adopté naguère en psychanalyse

Thierry Simonelli

L'on ne peut que se réjouir de l'effort soutenu du Dr Michels et du Dr Rauchs pour assurer la présence de la psychanalyse sur la place publique du Luxembourg. Dans le cycle des « Maux du corps, mots de l'esprit », les organisateurs avaient invité le psychiatre et psychanalyste belge Jean-Pierre Lebrun. Le sujet abordé par l'orateur – *La nouvelle économie psychique* – ne manquait pas d'ambition. Dr Lebrun comptait aborder les phénomènes sociaux caractéristiques de l'« inouï » de notre époque par la voie de la psychanalyse.

L'articulation des méthodes psychanalytique et sociologique ne va pas de soi. Et il faut reconnaître le courage de Jean-Pierre Lebrun qui, en tant que lacanien, avait choisi de tenir des propos limpides et concis.

À la question de savoir de quel droit le psychanalyste analyse les phénomènes sociaux, Jean-Pierre Lebrun répond par un condensé d'anthropologie lacanienne. L'être humain est essentiellement déterminé par la « faculté de langage ». Du fait de la parole, nous sommes arrachés à l'immédiat et privés d'une jouissance complète. Le langage nous impose une limite, et cette limite s'appelle castration. Ce que Jean-Pierre Lebrun sous-entendait un peu moins explicitement, c'était l'étendue de cette limite qui, en vertu d'une radicalisation poussée de certains propos lacaniens, inclut aussi bien le corps que la pensée. Ici, ce n'est pas seulement le corps qui devient signifiant de l'esprit, mais encore l'esprit lui-même qui se voit réduit au statut de signifiant. Ainsi, il faut donc penser que le langage, à lui seul, introduit l'individu – pour peu que l'on puisse désigner le pur sujet du signifiant par ce concept apparemment dépassé - dans le social. Sans surprise, cette socialisation s'échange au prix d'un « manque-à-jouir », dont naît le désir. Système bien connu : le désir naît du manque, qui naît de la castration, qui naît langage, qui lui-même n'est autre qu'une sorte de mécanique de signifiants. Un système bien huilé qui, grâce au fameux « trou », a même réussi à s'affranchir de la mauvaise conscience de l'avidité traditionnelle de l'absolu.

La naissance du sujet s'accompagne alors de l'expérience originelle quasi-traumatique du social. On aura remarqué que dans ce système de pensée, social et langage s'équivalent. Et on retrouve, en une version presque caricaturale, l'ensemble des tentations métaphysiques d'un Lacan pourtant bien plus subtil en matière de politique. La subversion conservatrice s'y affiche enfin au grand jour. La fonction et le champ du langage d'une psychanalyse structuraliste devenue conception du monde s'en clarifie. Quand cette nouvelle foi fige, système oblige, la perspective sur le social, Lebrun s'achoppe sur l'une des méprises épistémologiques les mieux repérées de la psychanalyse appliquée : de même que le sens d'une phrase se déduirait de la conjonction des signifiants atomiques, de même, la société, l'économie, la politique ne constitueraient que la somme issue de l'addition des individus. Le « psychologisme » n'est pas loin, dirait-on, si ce n'est que le sujet lui-même, seul objet à peu près raisonnable de la psychologie, ait déjà été éliminé au bénéfice des effets du signifiant. L'équivalence symbolique révèle son efficace : parce que le social, le politique, etc., c'est le langage, il suffit de s'en tenir au langage, ou plutôt à l'essence du langage, c'est-à-dire au signifiant. Celui qui comprend la mécanique des signifiants en comprend aussitôt le

langage et par là-même, le et les sujets, la société, la politique, l'histoire, etc. Les ratés de la métaphysique l'illustrent de la manière la plus convaincante : le système témoigne aussi d'une profonde paresse de la pensée.

L'idée de Durkheim était pourtant claire : de même que les diverses propriétés de l'eau ne peuvent se déduire de la somme des propriétés des atomes qui la composent, de même le « fait social » ne peut se déduire de la somme des psychismes individuels qui le constituent. Ne parlons même pas des signifiants ! Le fait social n'existe que comme qualité non-sommative, autrement dit non-déductible même de la *psychologie* sociale. Assurément, le langage, en tant que fondement ultime du système, a-t-il également supprimé la nuance entre la psychologie individuelle et sociale, à laquelle Freud avait consacré quelques années de sa vie et l'un des ses ouvrages les plus intéressants. À verser sans doute au dossier des soi-disant méprises scientifiques d'un Freud en manque de véritable fondement théorique (lacanien).

L'approche avancée par l'orateur fut astucieuse, assurément, mais ne tenait malheureusement qu'au prix de l'annulation de la différence entre l'individu (ou le psychique) et le social, de la différence entre le social et le langage, de la différence entre le langage et la personne, de la différence entre la personne et l'effet du signifiant. Logiquement parlant, le calcul est simple : si de deux options, on en élimine une (ou de quatre, trois, etc.), on retrouve d'autant plus aisément l'Un de l'absolu. Et ce dernier est devenu bien moins suspect aux yeux des nouveaux métaphysiciens depuis qu'ils savent se targuer du « pas tout » et du « mi-dire ». Un système absolu serait-il moins système ou moins absolu du fait d'être *mi-dit* ? C'est dans ses effets de pensée que l'autre moitié s'impose d'autant plus librement et avec d'autant plus de poids.

Plus problématique s'avère néanmoins le fait que Lebrun écrase ces différences au profit de la réaction politique du « toujours déjà ». Ce qui a toujours déjà été, grâce au langage des signifiants et à sa Loi de la castration, doit être de nouveau. Bien sûr, sans même interroger le sens du « toujours déjà » universel de ces rêveries théologiques, on pourrait se demander dans quelle mesure l'immobilisme intemporel paraît simplement souhaitable. Il y a eu quelques penseurs, assurément moins catholiques, et même quelques psychanalystes, pour penser que la vie, individuelle et sociale, tient aussi au changement et à la créativité, en dehors de la répétition du même à laquelle, de toute manière, nous échappons difficilement.

La perspective de l'origine et l'essence immémoriale de l'être humain conduit évidemment Lebrun à une condamnation en bloc de l'époque actuelle et surtout de sa jeunesse. Et Lebrun de rajouter, animé par quelque funeste optimisme rétrospectif : contrairement à nos sociétés, les bonnes sociétés traditionalistes, les sociétés fondées sur la religion savaient sauvegarder l'essence originelle de l'homme. Eh oui, à l'époque de la loi et de l'ordre, tout était au mieux. Merci Lacan ? Fini la peste, en tout cas, dont se réjouissait Freud ; la psychanalyse rentre au bercail des moutons châtrés.

Quel est donc le péché de la jeunesse d'aujourd'hui ? En fait, le même que celui de la jeunesse de Platon ou de Homère. Les jeunes ne respectent plus les vieux, ils ne croient plus aux grandes vérités des conceptions du monde, et en premier lieu de celles qui leur promettent manque et castration. Le scandale d'une foi non partagée.

Comparés à ce monde ancien où le manque avait sa place, où les jeunes savaient articuler leurs désirs et obéir aux injonctions morales, les temps modernes ne peuvent qu'inquiéter. De concert avec Charles Melman (*L'homme sans gravité*, 2002, Éd. Denoël), Jean-Pierre Lebrun voit graviter « les jeunes » au travers du monde tel des astronautes sur la lune et, comme autant de petits fêrus du « libéralisme économique débridé », penser pouvoir changer de vie, d'intérêt ou d'idée comme on change de chaîne à la télé.

Au travers de nombreux exemples de la « décadence de la jeunesse », dignes de l'homélie d'un prêtre d'arrière province, le discours de Lebrun se défait ainsi de ce qui, peut-être, n'était qu'une mascarade psychanalytique. Lacan a bon dos, et la psychanalyse s'efface devant le sermon consacré sur la perte des valeurs, les péchés du monde moderne et les défauts de la jeunesse. Les concepts et les *noms* des pères cachent difficilement les personnes qui en façonnent leurs boucliers.

Après le psychologue, c'est donc le moralisateur qui se détourne de la parole d'une « jeunesse décadente » et de ce qui s'y dit d'une subjectivité inouïe. La jeunesse, la télévision, MacDo, le cinéma, tous corrompent les mœurs en enflammant l'imaginaire. Ah, Rousseau quand tu nous tiens !

Et pourtant !

Le psychanalyste, lacanien ou non, ne serait-il donc plus à même d'entendre ce qui, à juste titre, dans le « discours de jeunes » remet en question de l'attachement passéiste aux concepts établis, aux essences immémoriales et aux morales périmées ? La psychanalyse, ne serait-elle donc plus ce lieu de passage ou s'élabore, quelque part entre rêve et réalité, l'irréductible particularité d'un individu ? La parole, ne serait-elle plus alors ce lieu où se réordonnent « les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes » (Lacan, *Écrits*, p. 256) ? Et l'individu, ne serait-il plus cet être vivant, en chair et en os, qui dans son peu de liberté respire également en dehors de la Loi universelle ? Dans le cas contraire, le thérapeute en recouvrerait aussitôt l'abîme qui sépare la psychanalyse de la thérapie suggestive, voire de la prise en charge paternaliste. Ici, Lacan ne se distingue guère plus du prétexte. L'ombre de son autorité – le nom du Père – escamote le Saint-Esprit qui fait parler le fils. Dans la foulée, la subversion conservatrice pourrait tout aussi bien se réclamer de Freud ou de Nietzsche. Transfert de capital symbolique, nous diraient les sociologues.

Minute !

La logique rapplique. Si la Loi du langage, universelle, s'impose depuis la nuit des temps, comment entendre que quelques « jeunes », ici ou là, voire que « nos sociétés actuelles », selon l'expression consacrée des magazines de boulevard, parviennent aussi aisément à lui tourner le dos ? Pourquoi la sainte Loi de la castration requiert-elle ce supplément de l'effort psychanalytique – à savoir : la psychanalyse comme bienveillant rappel à l'ordre – pour rentrer de son exil moral ? Quiconque tournerait son dos à la loi de la chute des corps ne l'en annulerait pas pour autant. En effet, les seules lois que l'on puisse fouler, mis à part celles du droit, sont bien celles de la morale.

Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, nous assure-t-on, mais alors, qui sont ces autres qui ne se soucient guère de la Loi et qui et n'en vivent pas moins longtemps ? En tout cas, si vraiment on s'intéressait à eux, il faudrait les chercher ailleurs, derrière ou devant, en-dessous ou par-delà cet Autre qui se prétend fondement ultime. La tentation de penser qu'il n'y a plus que psychose dans ce monde vient à propos. Fait bien connu, la psychose, c'est ce qu'on ne comprend pas. Et de là à la converse – ce qu'on ne comprend pas, c'est de la psychose – il n'y a plus qu'un glissement de signifiants. Quelques analystes, plus avisés en logique, y verraient sans doute cette « symétrisation » (I. Matte-Blanco, 1975) de l'inférence qui caractérise les processus primaires.

Que diable ! Le psychanalyste aurait-il donc un inconscient ? Le psychanalyste à son tour, serait-il susceptible de transfert et même de ce fameux contre-transfert ? Et que cela signifierait-il pour ses théories ? Comment y repérer alors ce qui, derrière les arbres de la science, se cache au nom de la rationalisation ? La « science » psychanalytique pourrait-elle à son tour être transfigurée dans ce mythe moderne du même nom qui, de

la rationalité – processus secondaires –, ne conserve que le semblant homonymique ? À l'époque héroïque de la psychanalyse, où le courage se déclinait moins dans l'accusation des hérétiques que dans la réflexion sur soi, on y avait même trouvé un nom : le « point aveugle » du psychanalyste (W. Steckel). Et certains de penser, depuis lors, qu'aucune théorie psychanalytique n'en est véritablement exempte. Ce qui, bien sûr, nécessiterait moins un *savoir*, même insu ou mi-dit, de la part des psychanalystes qu'un *processus* permanent de réflexion. Le système vacille. De la théorie, il ne pourrait plus alors rester que le fragmentaire d'un *work in progress*, qui est bien autre chose qu'un système du manque. Le langage, mis à part d'être le milieu de prédilection de notre pensée – mode processus secondaire –, peut également servir de sortie de secours du processus secondaire. En tout cas, Freud le pensait et, si mon souvenir ne me trompe pas, Lacan également. Mais ceci est une bien autre histoire.

Au risque de la Loi, s'il faut en croire ceux qui s'y connaissent, penser c'est d'abord dire non à ce qui est (dixit Hegel).